

SYNOPSIS

Bimestriel, numéro 34, novembre-décembre 2004, 5,5 Euros.

Par François BUSIER

TÊTES D’AFFICHE ET AMUSE-GUEULE

Ne boudons pas notre plaisir, ou plutôt nos plaisirs, car cette revue nous en propose au moins deux. Le premier est d’être prévenu dès la une de ce que nous pouvons escompter y trouver. *SYNOPSIS* laisse entrevoir, par la magie d’un vocabulaire pertinent, les deux dimensions d’une fusion apparemment contradictoire, celle du bref et de l’immense : le terme évoque à la fois le panorama, la vue générale, certes schématique, mais aussi le coup d’œil, l’instant furtif proche de l’illumination. Mais que reste-t-il de cette promesse de globalité du détail (ou de l’inverse) au fil de notre effeuillage, surtout après avoir noté le ton péremptoire de l’accroche : « 2 mois de ce qu’il faut voir » ?

Plan large : le paysage est triste. La seule globalité approchée reste celle d’un univers clos, qui auto-justifie son enfermement par un discours nombriliste, élitiste et prétendument universaliste. Le spectateur, après toutefois son passage à la caisse, n’intéresse ici personne, et ne peut espérer plus que le spectacle de ce marché cinématographique, dont les maîtres déshumanisent et désincarnent les publics par leur réduction à l’unité minimale et abstraite, qu’exploite la comptabilité des *entrées*.

Gros plan : l’ego légal. La star comme extension du schéma paternaliste au plan social ? Les réalisateurs et les acteurs détiennent le monopole de la parole, de l’avis autorisé, manifeste logique d’une équivalence avec le montage financier d’un film, son appui principalement sur ces deux catégories (imaginez le film de vos dernières vacances à La Baule avec Brad Pitt et tourné par Zhang Yimou !). Si les nombreuses interventions de Claude Chabrol, dans ce numéro 34, ouvrent certains débats (« on fait une œuvre par la force des choses » ; « avec Hitchcock et Hawks, le film appartenait au cinéaste », ...), l’interrogation demeure sur la véritable compétence d’un acteur à porter un discours critique sur un objet aussi complexe qu’un film... Quoi qu’il en soit, solliciter l’opinion de la partie la plus visible de l’iceberg cinématographique revient à légaliser le discours officiel de l’*entertainment*, à justifier la logique du *box office* et à écarter, *de facto*, toutes les autres professions qui contribuent *également* à la réalisation de ce média. Donc, toutes les autres voix.

Promo : porté au premier plan sur la une, un dossier de 28 pages sur le cinéma d’auteur réussit ce tour de force de ne jamais le définir (quelle existence, quelle économie ?), de se dispenser d’un ancrage thématique de référence (quelle réalité et quels enjeux ?), de ne

citer aucun chiffre (importance de ce secteur ?) ! Il ne reste que des évocations subjectives faites par des réalisateurs sur leurs propres films...

Les ressorts de l'intrigue : ce qui nous interroge sur la nature du lien au réel qu'entretient le cinéma aujourd'hui. Au plan de l'objet filmé, l'exploitation systématique de mythologies anciennes, comme architecture de base avec habillage de mythologies plus actuelles, associée à une absence de décodage et de remise en perspective d'éléments critiques porteurs de repères, donc de libération, semble clore le chapitre de la modernité au profit d'une persistance à vouloir endormir le peuple, le contenir au domaine de l'affect. Au plan de sa finalité, le cinéma peut-il aujourd'hui transmettre autre chose que de l'émotion décontextualisée, nous conter une expérience, une intelligence pour nous rendre plus instruits et plus éclairés sur la complexité du monde, ainsi que sur l'emprise de nos déterminismes ? Qu'apprenons-nous ? Quant à sa destination, le film, en tant que média et produit industriel, semble chercher le renforcement (la déconnexion ?) de la coupure sémiotique par accentuation de la dérive émotive, et la noyade de son public par la perte de sens. Cet égarement trouve sa brillante illustration dans un article (« Politique fiction », p. 68 à 71) consacré aux fictions de Canal+, en cours d'élaboration, sur le thème des « moments douloureux de notre histoire récente » (le Service d'Action Civique, la manifestation du FLN du 17 octobre 1961, ...), afin « d'ancrer la chaîne dans le réel ». À propos de l'épisode abordant la « Gestapo française » et intitulé « 93, rue Lauriston », il est rappelé qu'aucun nom propre (si l'on ose encore cette appellation) ne sera cité à part celui de Maurice Chevalier, et qu'« il faut se libérer de l'histoire » ! Dans un tel environnement, que peut fabriquer le spectateur, cet autre intermittent du spectacle, et quel peut être son *salaire* ?

Lumière : cette absence de recul nous condamne-t-elle au simple effleurement des apparences ? Y a-t-il un au-delà, accessible, de la pellicule ? Intérieur nuit. La projection d'un film ressemble de plus en plus à celle du plateau, pas de cinéma, mais de petits-fours, qui coupe l'appétit pour vous faire oublier le festin proche auquel vous ne serez pas convié...

Décor (l'endroit et l'envers) : pour en finir avec les illusions, il faut mentionner les pages de conseils, en fin de revue, qui vous transformeront en pro du scénario ou de l'adaptation, moyennant quelques stages et quelques achats indispensables de logiciels et ouvrages formatés pour la circonstance. Le discours technique comme dissimulation des enjeux et des pouvoirs, conformément aux bonnes habitudes.

V.O. : second plaisir, enfin ! Un des rares espaces jubilatoires de cette revue : des extraits des conversations entre Billy Wilder et Cameron Crowe¹, où le grand cinéaste évoque son respect et son admiration pour Ernst Lubitsch. Sollicitant les conseils et l'avis du Maître alors qu'il préparait son premier film, et à la question : « Que pouvez-vous me dire ? », Lubitsch lui répondit : « Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'après soixante films, je chie toujours dans mon froc le premier jour ». Après son décès à cinquante-cinq ans des suites d'une crise cardiaque post-coïtale (ça ne s'invente pas), lors de son enterrement, Billy Wilder, portant le cercueil, ne put se retenir : « Quelle tristesse, plus de Lubitsch ! ». William Wyler, également présent, lui répondit : « Pire, plus de films de Lubitsch » !

The end (Hors-champ) : pour nous consoler, et tenter de bâtir une autre vision d'un avenir cinématographique plus radieux, osons ces quelques mots de Francesco Rosi, lorsqu'il

abordait la force pédagogique dont un film doit être porteur : « un homme libre n'apprend rien en esclave ». Voilà qui est dit.

Générique de fin : notons l'accentuation de l'ambiance népotique qui s'affirme dorénavant dans tous les milieux de production du symbolique, en particulier au cinéma et à la télévision. Se déliant de la double épreuve de la compétence et du talent, pavés parfois rudes de la Via Dolorosa qui peut mener à la reconnaissance des pairs, cette tendance dynastique, cette propension à la valse des prénoms, confirme l'hermétisme de ces cercles, qui ne souhaitent rien partager, si ce n'est l'acclamation de leurs paillettes et la reconnaissance de leur pré carré. Et, comme le rappelle Sylvie Pialat, en guise d'ouverture (!) et de faux édito (p. 7) : il faut « travailler en famille »...

1. Cameron CROWE, *Conversations avec Billy Wilder*, éditions Institut Lumière/Acte Sud.